

n'en offraient pas moins un plaisir qu'on goûtait franchement, avec cette bonne humeur qui vous fait accepter... des merles faute de grives.

Toutefois, ce dont on ne saurait se rendre compte, c'est de la peine que le lieutenant-colonel M... et son successeur éprouvèrent à créer le théâtre et à former les acteurs. Le local existait; mais il pleuvait dans la salle et sur la scène : le génie dut réparer, assainir, mettre le théâtre en état. Les décors étaient insuffisants : il fallut les compléter. Les accessoires et les costumes manquaient complètement : on fabriqua les uns et l'on eut recours pour les autres à l'obligeance de quelques personnes de la ville. Enfin un hasard heureux nous fit dénicher dans la bibliothèque d'un Mexicain un recueil de pièces qui allait nous permettre d'attendre celles que l'on faisait venir de Paris. Puis on recruta dans les régiments le personnel indispensable de décorateurs, de machinistes, de perruquiers, de pompiers et de lampistes.

Tout cela constituait le côté matériel; l'autre, l'éducation des artistes, présentait de bien autres difficultés. Apprendre aux uns tout ce qu'ils ignoraient; désapprendre aux autres tout ce qu'ils croyaient savoir, pour les remettre à l'école; conserver dans son emploi de comique tel brave garçon qui se croyait fait pour le rôle de jeune premier, malgré un nez ambitieux trônant entre deux

yeux louches; deviner dans tel autre des aptitudes aux rôles de femme, de grande coquette ou de jeune fille; enseigner l'art de s'habiller, de marcher à petits pas, de jouer de l'œil ou de l'éventail, de saluer de la tête, de faire la révérence, de s'asseoir ou de se lever, de sourire sans grimace, de rire sans détonner, de parler en adoucissant la voix; bref, de donner, dans la limite du possible, l'illusion du sexe sous les vêtements duquel on aurait à paraître... : voilà l'exercice auquel le directeur du théâtre d'Orizaba se livrait à ses moments perdus.

Singulière mission pour un officier, tout le monde en conviendra. Et on nous parle des travaux d'Hercule! et MM. les directeurs des grands théâtres de Paris, qui ont affaire à des artistes instruits, de talent, de génie quelquefois, se plaignent des tribulations qu'ils ont à subir!!!

Heureusement, le lieutenant B... s'était soumis dès le collège à cette étude que notre maître en l'art de dire, M. Legouvé, recommande éloquemment dans son œuvre : *l'Art de la lecture*. Il était donc un peu plus préparé qu'un autre à livrer bataille aux prétentions, aux résistances ou à la force d'inertie qu'il rencontra le jour où il succéda au lieutenant-colonel M..., parti pour les terres chaudes. Son entrée en fonction ne laissa pas le plus petit doute à ses

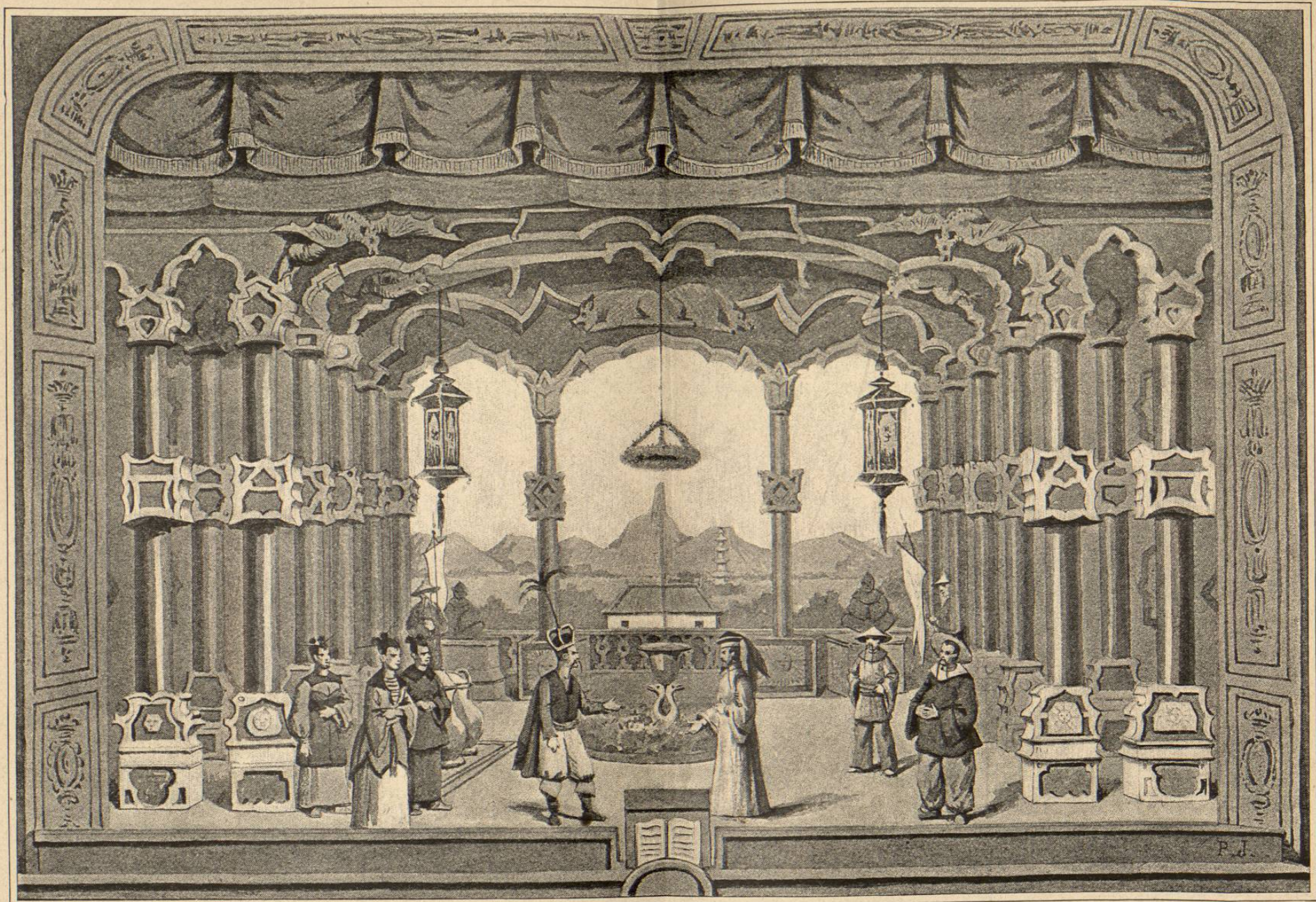
subordonnés sur ses dispositions, car il leur signifia, dès le premier jour, qu'ils auraient à interpréter leurs rôles comme il l'entendait, lui, ou qu'ils rentreraient à leur corps. Cette déclaration était un argument sans réplique, mais insuffisant : il était de toute nécessité que l'autorité triomphât par un autre moyen que la discipline.

L'occasion se présenta bientôt : une mauvaise pièce, déjà en répétition et jouée en dépit du sens commun, fournit au lieutenant l'occasion de prouver à ses acteurs qu'ils avaient encore bien besoin de conseils et affermit l'autorité.

Pour terminer cette esquisse des modestes distractions qu'il était donné au corps expéditionnaire de goûter, je dirai deux mots de la pièce d'adieux de la troupe d'Orizaba. On était en octobre ; les derniers renforts envoyés au Mexique, sous les ordres du général Forey, débarquaient à la Vera Cruz, et, sous peu, la division Lorencez allait, par suite du départ de son chef, passer sous les ordres du général Douay et former dans la nouvelle campagne l'avant-garde de l'armée.

Les *artistes* du théâtre voulant, avant de partir, laisser « un souvenir ineffaçable de leur talent », firent choix de *Fich-ton-kan*, comme pièce devant les conduire, d'après leur expression, « à l'im-  
« mortalité ».

Lanternes gigantesques, théâtre destinée à don-



LE THÉÂTRE DE L'ARMÉE A ORIZABA

(D'après dessin du lieutenant KERMABON.)

ner asile à un honorable mandarin, perruques, costumes, chaussures, paysage, il fallut tout fabriquer ; en moins de trois semaines, cette bouffonnerie fut mise au point, et grâce au talent qu'un jeune enseigne de vaisseau, M. de Ch..., possédait de mettre la poudre, le rouge et le blanc, les Chinoises de la pièce furent maquillées à ravir.

Le grand jour venu, il fut donné pour la première fois et probablement pour la dernière au public de cette ville, la « Reine des terres tempérées », d'entendre, avant le lever du rideau, deux orchestres à la fois : l'un sur la scène, l'autre à l'orchestre, absolument comme dans *l'Étoile du Nord*, et de voir sur la scène des corbeilles de fleurs naturelles, un jet d'eau jaillissant jusqu'aux frises et un décor tout ce qu'il y a de plus chinois. Ce fut de l'éblouissement et de l'ébahissement dans les loges, et quand Fich-ton-kan entra avec sa fille, précédés tous deux de la fanfare des zouaves déguisés en Chinois et jouant une marche guerrière, l'étonnement fit place à l'enthousiasme.

Un incident faillit cependant faire manquer la pièce : le meilleur acteur de la troupe, un acteur né comique, bon enfant, studieux, intelligent, en trois mots, Fich-ton-kan, avait bu ! Fich-ton-kan était gris !

La bouteille... c'était son péché mignon, et il avait, ce jour-là, trouvé moyen de le commettre, bien qu'il eût été tenu sous clef jusqu'à l'heure de son entrée en scène.

« Comment, malheureux, vous êtes-vous « grisé? » lui demandait-on. A quoi il répondait en riant : « Mais je ne suis pas gris du tout; Fich-ton-kan est seulement joyeux. » Enfin, il fallut en passer par la joyeuseté de Fich-ton-kan; par prudence, on prévint le public que le souverain chinois était indisposé et qu'il réclamait l'indulgence. Les officiers comprirent ce que cela voulait dire, et s'apprêtèrent à rire aux dépens de Fich-ton-kan; mais quelle ne fut pas la surprise générale! L'acteur se surpassa, il eut des gestes, des intonations, des attitudes du plus haut comique; jamais il ne fut aussi remarquable. Dès ce jour, les camarades de ce disciple du grand Frédérick Lemaitre ne l'appelèrent plus que « le Joyeux ».

## CHAPITRE XV

Les terres chaudes, immense linceul ouvert devant nos colonnes. — La colonne Morand arrêtée par le Jamapa. — Acte de dévouement de plusieurs zouaves. — Le commandant Morand forcé de rétrograder. — Le général de Lorencez lui envoie une partie de la compagnie de sapeurs du génie. — Le lieutenant-colonel Labrousse, débarqué à la Vera Cruz, arrive sur les bords du Jamapa. — La colonne Morand descend vers la rive droite. — Les deux colonnes se reconnaissent. — Le Jamapa traversé en pirogue par un zouave. — Double communication établie entre les deux rives. — Transbordement des vivres du convoi Labrousse sur la rive droite; leur mise en route pour Orizaba. — Le colonel Valazé rappelé en France. — Le 24 octobre, entrée du général Forey à Orizaba. — Départ du général de Lorencez pour la France. — Conclusion.

Il pleuvait! il pleuvait encore! il pleuvait toujours! le ciel d'ardoise qui nous cachait le véritable ciel continuait à nous verser ses torrents; et, à mesure que le déluge nous envahissait de toutes parts, le niveau de cette masse liquide et boueuse, sous laquelle, depuis longtemps déjà, le sol avait disparu, semblait monter, monter sans relâche.